

BULLETIN MENSUEL
DE LA
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON**

SOCIÉTÉ DE SCIENCES NATURELLES, RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE



33 rue Bossuet, F 69006 LYON

SOMMAIRE

- BANGE C. — Le botaniste Alexis Jordan (1814-1897), à la Société Linnéenne de Lyon 7
- LELONG J. et B. — Les pyrites de la province de La Rioja (Espagne) 4

CONTENTS

- BANGE C. — When the botanist Alexis Jordan (1814-1897) was a Fellow of the Société Linnéenne de Lyon 7

Le botaniste Alexis Jordan (1814-1897) à la Société Linnéenne de Lyon

Christian Bange

Laboratoire interdisciplinaire de recherches en didactique et histoire des sciences et des techniques (LIRDHIST), Université Claude Bernard - Lyon I, 43 boulevard du 11 Novembre 1918, 69622 Villeurbanne Cedex.

Résumé. — Après un bref rappel historique sur le fonctionnement de la Société Linnéenne de Lyon, fondée en 1822, pendant les premières années de son existence, l'article examine les conditions dans lesquelles le botaniste Alexis Jordan (1814-1897), admis à la Société en 1845, présenta à ses confrères en 1846 les premiers résultats de ses recherches sur les espèces affines ; par la suite, Jordan continua de publier quelques mémoires importants dans les *Annales* de la Société, jusqu'au dernier en date paru de son vivant (1873), qui constitue son testament scientifique. La publication de ces travaux marqua le réveil des activités scientifiques de la Société, même si Jordan ne fit guère école chez les botanistes lyonnais.

When the botanist Alexis Jordan (1814-1897) was a Fellow of the Société Linnéenne de Lyon

Summary. — Born in a well-to do family, the French botanist Alexis Jordan (1814-1897), well known for his splitting of botanical species, spent his scientific life in Lyons, where he held a fine scientific library and a huge herbarium, and cared a very important botanical garden. From 1845 to his death, he was an ordinary member of the *Société Linnéenne de Lyon*. Between 1847 and 1873, several of his most important papers were published in the *Annals* of this Society. The present paper is devoted to the relations of Jordan with the Lyonese naturalists and the *Société Linnéenne*.

Lorsque Alexis Jordan mourut le 7 février 1897 à l'âge de 82 ans, c'était un personnage célèbre que peu de botanistes vivants pouvaient se flatter d'avoir rencontré. Tout en continuant d'étudier les « espèces affines » auxquelles il devait sa renommée, il avait depuis longtemps cessé de publier des travaux de botanique et de fréquenter ses confrères. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que, dans les notices nécrologiques qui lui furent alors consacrées, on l'ait présenté sous les traits d'un misanthrope. Toutefois, le docteur Saint-Lager, de huit ans le cadet de Jordan, nous rapporte que « sa vocation fut fortifiée par les encouragements et par les conseils qu'il reçut de plusieurs savants affiliés à la Société Linnéenne » et il remarque que « cet homme, naturellement peu sociable... a cependant dû son initiation à la fréquentation assidue des membres d'une Association scientifique » (SAINT-LAGER, 1897 b).

Il est d'autant plus intéressant de rechercher quels ont été les rapports entre Jordan et la Société Linnéenne de Lyon que les *Annales* de cette société ont accueilli quelques unes de ses œuvres les plus importantes, depuis son premier travail, les

Accepté pour publication le 20 janvier 1998

Bull. mens. Soc. linn. Lyon, 2004, 73 (1).

Observations sur plusieurs plantes nouvelles, rares ou critiques (en 1846), jusqu'au dernier mémoire paru de son vivant – presque un testament scientifique – les *Remarques sur le fait de l'existence en société des espèces végétales affines* (1873).

Grâce à un certain nombre de documents conservés dans les archives de la Société Linnéenne, nous indiquerons dans cet article comment Jordan fut admis à la société, les traces de son activité dans cette compagnie, et les liens qu'il noua avec certains de ses confrères.

Les débuts de la Société Linnéenne de Lyon

La Société Linnéenne de Lyon avait été fondée à la fin de 1822 comme colonie de la Société Linnéenne de Paris, et s'était placée comme elle sous le patronage de l'illustre naturaliste suédois Linné (1707-1778), auquel on était redevable de progrès considérables dans la classification et la nomenclature des êtres vivants.¹ Rassemblés le 23 septembre 1822 au Jardin Botanique chez son directeur, le botaniste Balbis, les membres de la Société Linnéenne de Paris résidant à Lyon décidèrent « de se réunir en société régulièrement constituée, sous les auspices de la société Mère de la Capitale ». Les uns étaient des naturalistes reconnus, pourvus de fonctions officielles, comme J.-B. Balbis (1765-1831), ancien élève d'Allioni et naguère professeur à Turin, Madiot (1780-1832), directeur de la pépinière départementale, L.-F. Grogner et P.-I. Vatel, professeurs à l'École vétérinaire, ou M. J.-P. Mouton-Fontenille de la Clotte (1769-1837), conservateur du Cabinet d'histoire naturelle de la Ville et fidèle adepte de Linné dont il avait traduit en français le *Species plantarum* (il s'écarta du reste presque aussitôt de la société). Les autres étaient des amateurs fervents ayant souvent reçu une formation scientifique grâce aux enseignements dispensés au Muséum de Paris ou au Jardin Botanique de Lyon, tels que le pharmacien-chimiste A. Dumasquier, ancien auditeur de Lamarck au Muséum, les botanistes Aunier et Roffavier, l'agronome et entomologiste Lacène. Et, en raison du règlement de la Société Linnéenne de Paris qui admettait parmi ses membres des femmes en qualité d'associées libres, on remarquait au premier rang de ces amateurs Madame Lortet, née Clémence Richard (1772-1835), qui, après avoir suivi cours du botaniste J. E. Gilibert (1741-1814), le fondateur et premier directeur du Jardin Botanique, lui avait apporté sa collaboration pour la publication du *Calendrier de Flore* (1809). Le 28 décembre suivant (considéré comme le jour anniversaire de la mort de Tournefort dont les botanistes français honoraient la mémoire à l'égal de celle de Linné pour avoir le premier défini les genres naturels dans la classification des végétaux), la société tint solennellement sa première séance, adopta son règlement et s'adjoignit quelques naturalistes qui furent ensuite admis comme correspondants par la Société Linnéenne de Paris. Plusieurs de ses membres n'avaient pas attendu que la société lyonnaise soit officiellement constituée pour commencer d'établir sa bibliothèque et ses collections qui s'enrichirent rapidement grâce à des achats et surtout des dons importants (ANONYME, 1836 b).

Pendant quelques années, sous la présidence de Balbis, la société connut des jours prospères. « Le but de la société, indiquait en préambule le projet de règlement éla-

1. L'historique qui suit a été élaboré à partir des documents conservés dans les archives de la Société Linnéenne. Sur Jordan, outre SAINT-LAGER (1897), on peut également consulter avec fruit ROSTAND (1932), PIQUEMAL (1978), VÈZE (1992) ; sur la Société Linnéenne de Lyon, on peut consulter ROUX (1923), BANGE (1972), JOSSERAND (1972), FIASSON (1988) ; sur la Société Linnéenne de Paris, voir AYMONIN (1974), AYMONIN et KERAUDREN-AYMONIN (1976), DURIS (1993).



Photographie d'Alexis JORDAN jeune, conservée par M. le Professeur DELSOL
aux Facultés catholiques de Lyon.

Reproduction L. GIANQUINTO, 30-IV-87

boré en 1822, est d'accélérer les progrès de l'Histoire Naturelle et principalement de la connaissance des richesses des trois Règnes que renferment le Lyonnais et les provinces limitrophes » (ANONYME, 1836 a). Dès 1825, on forma le projet d'éditer une flore lyonnaise. Cet ouvrage parut en 1827, sous la responsabilité de Balbis qui prit soin d'indiquer, dans sa préface, le caractère collectif de l'œuvre entreprise (BALBIS, 1827, p. xii-xij et xv).

Le même règlement comportait une série de clauses restrictives relatives à l'admission de membres nouveaux : le candidat devait être présenté par trois parrains puis remettre un mémoire inédit sur un sujet d'histoire naturelle ; il devait en outre acquitter un droit d'inscription de vingt francs, et le montant annuel de la cotisation était fixé à trente francs. L'élection intervenait au scrutin secret et à la majorité absolue des membres de la société, dans la limite des places disponibles, et après un délai plus ou moins long. Ces dispositions élitistes allaient assez vite s'avérer néfastes pour la poursuite de son activité : quelques membres s'avisèrent du danger qu'elles faisaient courir à la Société Linnéenne, mais les tentatives de réforme furent pendant longtemps repoussées et ne seront sérieusement discutées que lorsque Mulsant accédera en 1846 à la présidence. Ainsi, la société était devenue vers 1840 un cercle très exclusif. Pour preuve, il n'y eut que neuf admissions prononcées sur quatorze candidatures de 1836 à 1841, ce qui ne compensait pas les décès, les démissions ou les départs dans d'autres villes. De ce fait, à partir de 1841, le vide se fit peu à peu.

Les séances étaient bien médiocres du reste, car pendant que d'excellents naturalistes piétinaient sur la liste d'expectative, comme Timeroy ou Gacogne, la société admettait certains personnages plus diserts que savants, et les réunions étaient souvent consacrées à des discussions sur la philosophie de la nature, telle cette lecture faite le 10 décembre 1841 par l'abbé Girodon, professeur de rhétorique, sur l'Echelle des êtres de Charles Bonnet, sujet qui, malgré son intérêt, appartenait à l'actualité scientifique du siècle précédent ! A cette époque, seuls Mulsant et Rey présentèrent des mémoires scientifiques. Entre 1836, date de parution du recueil constituant le premier tome des *Annales*, et 1847, date à laquelle fut publié le tome suivant, les publications se résument à trois maigres *Comptes rendus*, ce qui tenait moins à une trésorerie réduite qu'à une matière peu fournie. Les botanistes Aunier et Roffavier ne firent que rarement des lectures, et les seules publications qu'on leur doit pour la période 1836-1845 ont été des notices nécrologiques. Quant à Hénon et Magne, tous deux professeurs à l'Ecole Vétérinaire, (rappelons qu'Hénon sera maire de Lyon en 1870), ils préférèrent réserver à la Société d'Agriculture de Lyon la primeur de leurs découvertes. Bref, la Société Linnéenne périlait ; elle n'attirait du reste plus personne ; un seul membre titulaire (l'abbé Madenis) fut admis entre 1840 et 1845. L'élection d'Alexis Jordan, le 11 août 1845, allait coïncider avec son réveil.

Alexis Jordan en 1845

En 1845, Alexis Jordan était âgé de 31 ans. Par sa grand-mère, il descendait de Jacques Périer, le fondateur d'une dynastie banquière de Grenoble dont les membres jouèrent un rôle politique important dès le début de la Révolution. Son grand-oncle, Antoine Henri Jordan, anobli par l'échevinage de Lyon en 1778, assista en 1789 à l'Assemblée de la Noblesse de la Sénéchaussée de Lyon, qui le nomma parmi les commissaires chargés de rédiger le cahier de doléances. Après le siège de Lyon, il fut condamné à mort et mitraillé dans la plaine des Brotteaux par les conventionnels victorieux en 1794. Un des oncles d'Alexis, Camille Jordan (1771-1821), n'avait pas hésité, à l'âge de 22 ans, à promouvoir la révolte lyonnaise contre la Convention :

« J'aime mieux, disait-il, une liberté dangereuse qu'un paisible esclavage ». Ayant réussi à s'échapper après le siège, il devint député au Conseil des Cinq Cents en 1796 ; proscrit après le coup d'état du 18 fructidor, il n'en resta pas moins l'un des agents royalistes les plus actifs sous le Consulat et l'Empire, et son éloquence le rendit célèbre lorsqu'il siégea comme royaliste constitutionnel à la Chambre de 1816 à 1821. Sa valeur morale unanimement reconnue par ses contemporains amènera Herriot à dire « qu'il portait en lui la plus belle âme du siècle ». (HERRIOT, 1924, p. 41 ; voir aussi HERRIOT, 1902). Un autre de ses oncles, Noël Jordan, fut curé de Saint Bonaventure, dont il répara l'église en partie à ses frais ; son héritage aurait permis à notre botaniste d'acquérir un vaste jardin d'études aux portes de la ville. Jordan partageait incontestablement les convictions de sa famille et son soutien à certains cercles catholiques en fera, à la fin de sa vie, la victime d'une escroquerie qui a inspiré à Gide les *Caves du Vatican*.

Si l'on connaît assez bien, quoique superficiellement, la famille d'Alexis Jordan, on est beaucoup moins bien renseigné sur sa formation scientifique. La plus récente biographie de Jordan nous rapporte qu'il aurait été pendant quelques années élève du Collège de l'Arc, à Dôle, établissement qui bénéficiait alors d'une grande réputation, après sa rénovation par les « Pères de la Foi », c'est-à-dire les jésuites, en 1823 ; il aurait pu être ensuite élève du Lycée de Lyon (VÈZE, 1992, p. 14).² On croit savoir qu'après de solides études classiques il a travaillé dans la maison de négoce paternelle, et qu'il avait, depuis sa jeunesse, un goût marqué pour l'histoire naturelle. Magnin, qui connaissait de première main l'histoire de la botanique à Lyon au XIX^e siècle, en a fait un élève et un préparateur de N. C. Seringe (1776-1858), directeur du Jardin Botanique de 1830 à 1858 et professeur à la Faculté des Sciences (MAGNIN, 1906, p. 99). Vu l'état très lacunaire des archives de la Faculté des Sciences (en grande partie abandonnées lors du déménagement précipité des services administratifs, en mai 1968), je n'ai pu m'assurer de la réalité du fait ; du reste, à l'époque de Jordan, les professeurs des Facultés des Sciences avaient pour tâche essentielle d'assurer les examens du baccalauréat ; leurs cours étaient suivis par des gens du monde plus que par des étudiants, et la fonction de préparateur, le plus souvent bénévole, ne donnait pas toujours lieu à un arrêté officiel de nomination. En outre, avant le rétablissement de la Faculté des Sciences en 1835 – et également par la suite – Seringe a, semble-t-il, continué de donner au Jardin Botanique, alors situé au pied de la Croix-Rousse, l'enseignement de botanique systématique instauré dans cet établissement à la fin du XVIII^e siècle par Gilibert, et poursuivi par Dejean et Balbis. La popularité de la botanique était telle à cette époque qu'il y avait à Lyon plusieurs cours de cette science ; ainsi, le pharmacien Thévenin avait ouvert des cours libres de chimie, pharmacie et botanique, et il eut parmi ses élèves en 1829 Timeroy, dont nous parlons un peu plus loin. Sans nul doute Jordan a été en rapport suivi avec Seringe – il a en particulier eu mainte fois recours à son herbier, et il s'est trouvé amené à citer ses observations, par exemple à propos d'*Alyssum diffusum* Ten. (JORDAN, 1845-46 [1847], p. 73), ou encore de variétés de violettes décrites par A.-P. de Candolle : *Viola tricolor* var. *bellioides* DC. (*ibid.*, p. 128) et *Viola tricolor* var. *gracilescens* DC. (*ibid.*, p. 130). Il est donc permis de penser que Jordan devait en effet sa formation à Seringe, comme bien

2. Sur le Collège de l'Arc à Dôle, voir FEUVRIER (1887), PIDOUX DE LA MADUÈRE (1929-31, p. 466 ssq.), ANONYME [MINET, GIBOUDAU *et al.*] (1982) ; aucun de ces ouvrages n'indique le nom de Jordan parmi les anciens élèves devenus célèbres.

Bull. mens. Soc. linn. Lyon, 2004, 73 (1).

d'autres botanistes lyonnais de l'époque, et c'est probablement dans son entourage qu'il a lié connaissance avec plusieurs d'entre eux.

Pour mener à bien ses recherches, Jordan se procura de trois outils de travail qu'aucun amateur français ne développa simultanément au même degré : une importante bibliothèque, un herbier considérable et un vaste jardin d'expérience.

Le rédacteur du catalogue de sa bibliothèque, Paul Klincksieck, remarque qu'elle constituait « un outillage hors ligne, qui lui permettait de se documenter à toute heure, chez lui même, sur telle ou telle question, telle ou telle espèce » (ANONYME [KLINCKSIECK], 1903). Il a rassemblé en effet une bibliothèque d'une remarquable richesse. A côté de flores et de monographies descriptives, en grand nombre, sur toutes les régions du globe, dont certaines d'une insigne rareté (la *Flora graeca* de Sibthorp, par exemple), on y trouvait des bibliographies, des ouvrages généraux, des traités sur l'organogénie, la physiologie, la géographie botanique, ainsi que des collections complètes de plus de soixante périodiques français et étrangers. Ajoutons que Darwin, auquel Jordan va vivement s'opposer, était représenté (outre ses mémoires publiés dans le *Journal of the Linnean Society*) par au moins trois ouvrages dans leur traduction française : *De la variation des animaux et des plantes*, trad. Moulinié, Paris, 1868 ; *Des effets de la fécondation croisée et directe dans le règne végétal*, trad. Heckel, Paris, 1877 ; *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce*, trad. Heckel, Paris, 1878 ; Jordan ne devait sans doute pas ignorer les grands ouvrages de Darwin, plus anciens, mais qui ne relèvent pas de la botanique à laquelle est limité le catalogue.

En outre, Jordan constitua un herbier fort important, qui occupait un étage complet de son vaste appartement, et comprenait plus de 100.000 parts quand les membres de la Société Botanique de France, lors de la session de 1876, furent admis à le visiter. Il atteindra 400.000 parts lorsqu'il fut dépecé après la mort de Jordan et il n'en subsiste plus que des restes, précieux et importants sur le plan scientifique, à l'Université catholique de Lyon. Des doubles ont été remis à de grandes institutions françaises et étrangères (ROUX et COLOMB 1907 ; LAURANSON-BROYER, 2001 ; LAURANSON-BROYER et EXBRAYAT, 2002).

Mais Jordan n'était pas qu'un homme de cabinet. Dès 1836, il avait pris l'habitude d'effectuer chaque année un grand voyage botanique. Ses excursions répétées l'emmenèrent, à partir de 1836, dans les Alpes du Sud, les Pyrénées, les Cévennes, plus rarement l'Italie ou la Corse. Il ne se contenta pas d'étudier à l'état frais des plantes litigieuses, il en récolta des graines et les mit en culture dans un jardin consacré à cet effet. A un premier jardin établi à la Guillotière succéda vers 1845 un vaste jardin expérimental avec quatre serres, dont la surface atteignit un hectare. Un chef de cultures et plusieurs jardiniers prodiguaient leurs soins à des milliers de plantes cultivées en pot, dans de la terre préalablement stérilisée et dépourvue de tout engrais afin de se rapprocher des conditions naturelles (VIVIAND-MOREL, 1907 ; COQUILLAT, 1946). Ceci lui permit de vérifier la stabilité en culture des formes nombreuses qu'il avait repérées comme distinctes dans la nature, et d'en faire le critère essentiel de l'espèce.

L'admission de Jordan à la Société Linnéenne

A en croire SAINT-LAGER (1897 a), qui cite leurs noms, les « savants affiliés à la Société Linnéenne » qui encouragèrent le jeune Jordan furent des entomologistes (Foudras, Merck, Donzel, Mulsant, Perroud, Millière) et des botanistes (Balbis, Aunier, Roffavier, Clémence Lortet, Timeroy, Seringe). On en a déduit que Jordan

avait d'abord été entomologiste (ANONYME, 1897 ; SAINT-LAGER, 1897 a ; TORT, 1996, t. 2, p. 2408), ce qui n'est certes pas impossible, mais on doit remarquer que plusieurs de ces personnages ont été des naturalistes complets, s'intéressant aux végétaux aussi bien qu'aux insectes, récoltant des plantes, confectionnant des herbiers — c'est notamment le cas de Foudras, dont l'herbier est actuellement conservé au Jardin Botanique de Lyon, de Merck, Donzel ainsi que de Mulsant (voir MAGNIN, 1906, notices 141, 144, 146 et 185). Assurément, plusieurs de ces naturalistes jouèrent un rôle dans la vie de Jordan, qui reconnut ce qu'il leur devait : c'est en particulier le cas de Foudras à qui Jordan dédia plusieurs espèces nouvelles, et de Timeroy, cité à plusieurs reprises avec éloge. Cependant, cette liste nous paraît avoir été établie pour les besoins de la cause³ : certains des naturalistes qui y figurent étaient morts pendant la jeunesse de Jordan, comme Balbis qui avait quitté Lyon en juillet 1830 et mourut à Turin en 1831, ou même Madame Lortet, décédée en 1835, et les récoltes de ces botanistes présentes dans l'herbier de Jordan lui ont probablement été transmises par Roffavier ou par Aunier ; il est donc excessif de les présenter comme « ses amis et guides de la première heure » (ROUX et COLLOMB, 1907). D'autre part, plusieurs des autres linnéens cités par Saint-Lager avaient cessé de fréquenter la Société Linnéenne, à commencer par Foudras ou Seringe, ou n'ont été admis à la société qu'après Jordan : c'est le cas de Donzel (entomologiste connu, qui mourut quelques jours seulement après son admission, en 1850 !), Perroud, Millière, ainsi que Timeroy qui passe pour le véritable maître de notre botaniste. Jordan les a donc connus ailleurs, et très probablement longtemps avant de les rencontrer à la Société Linnéenne. Ainsi, seuls répondent strictement à la définition de Saint-Lager les noms de Merck, Mulsant⁴, Aunier et Roffavier qui, en 1845, participaient effectivement aux activités de la société.

Depuis 1836 au moins, Jordan n'avait cessé d'étudier les végétaux de manière approfondie. Il avait commencé par les plantes de la région lyonnaise, puis il avait étendu ses investigations à d'autres régions.⁵ Marc-Antoine Timeroy (1793-1856), qui avait dès 1835 promis d'envoyer un « Mémoire sur des plantes critiques » à l'appui de sa candidature à la Société Linnéenne, avait attiré son attention sur des formes critiques. Cela, nous le savons non seulement parce que Jordan cite Timeroy à plusieurs reprises dans ses *Observations*, mais encore parce que Madenis a souligné,

3. Il est à noter que Saint-Lager, bien que de trois ans seulement le cadet de Jordan, ne devint membre de la Société Linnéenne qu'en 1868. Il n'a connu celui-ci que tardivement et n'eut pas, semble-t-il, de relations personnelles avec lui : d'abord préoccupé d'hygiène et d'hydrogéologie, le docteur Saint-Lager ne s'intéressa à la botanique qu'à partir de 1870 ; il fut du reste l'un des promoteurs de la Société Botanique de Lyon. Or, bien qu'elle ait compté parmi ses membres fondateurs quelques fidèles disciples et collaborateurs de Jordan, ainsi que Jordan lui-même, cette société fut créée en 1872 dans un esprit résolument transformiste, si l'on en croit ce qu'a écrit Magnin, l'un de ses fondateurs, dans sa notice sur Therry (MAGNIN, 1906), et Jordan n'a jamais pris part à la moindre de ses activités. Mais Saint-Lager tenait sans doute de nombreux renseignements relatifs à Jordan de Debat, qui avait été admis à la Société Linnéenne en 1860, à une époque où Jordan la fréquentait encore, et surtout de Viviand-Morel, proche collaborateur de Jordan, qui cite précisément les mêmes noms dans son article consacré aux cultures de Jordan (VIVIAND-MOREL, 1907).

4. Les épaves de la correspondance reçue par Mulsant ont été recueillies à la bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris (Ms 2644) ; aucune lettre de Jordan n'y figure.

5. Ces indications sont déduites de la liste des herborisations effectuées par Jordan, telle qu'elle a été établie par ROUX et COLLOMB (1907) en examinant son herbier.

ainsi que Magnin l'a noté, les liens scientifiques qui existaient entre Timeroy et Jordan : « Plusieurs d'entre elles [il s'agit d'espèces nouvelles acceptées par Madenis] ont été signalées par la rare sagacité de M. Timeroy ; presque toutes ont été cultivées, nommées et décrites par M. Jordan, dont le nom fait déjà autorité dans la science. » Cette étude méthodique, poursuivie pendant plusieurs années, lui avait permis de vérifier la stabilité en culture des végétaux qu'il croyait nouveaux.⁶ C'est alors qu'étant assuré de pouvoir fournir un intéressant mémoire à l'appui de sa candidature, il adressa au président en exercice, le 14 juillet 1845, la lettre suivante :

Monsieur Le Président de la Société Linnéenne de Lyon

Monsieur Le Président,

Comme je m'occupe de Botanique avec assez de zèle, je désirerais beaucoup appartenir à la société que vous présidez. les rapports que j'espère avoir avec les savants que vous comptez parmi vos membres, ne pourront que m'être très profitable et me fortifier dans le goût prononcé que j'ai pour cette partie de l'histoire naturelle.

Veillez, Monsieur Le Président, être assez bon pour me présenter aux honorables [sic] Membres de votre société et recevoir l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

Votre dévoué Serviteur

Lyon le 14 juillet 1845

A. Jordan

Le jour même, la candidature de Jordan fut portée sur le registre d'expectative et appuyée par MM. Clermont, Merck et Mulsant (on remarquera qu'effectivement les parrains ne sont pas des botanistes). Moins d'un mois plus tard, Jordan se trouvait élu à l'unanimité des sept membres présents (Aunier, Viallon, Gérard, Merck, Clermont, Hoffet, Mulsant) en même temps que M. de Pontbriand, attaché à la Préfecture, dont la candidature remontait au 18 juin 1832 ! Il se trouvait alors en voyage, et n'apprit sa nomination qu'en septembre. Il adressa aussitôt au président de la société une chaleureuse lettre de remerciement, dans laquelle il se déclarait « extrêmement flatté de devenir votre collègue », ajoutant : « Voué à l'étude de la science pour elle même et dans un but désintéressé, je me réjouis d'être associé à vos travaux et espère puiser parmi vous d'utiles encouragements. » Il prit séance le 10 novembre suivant, et il allait dès lors assister assidûment aux réunions, au moins en dehors de la période propice aux herborisations.

L'admission de Jordan inaugura le renouveau de la société. C'est manifestement Mulsant, devenu vice-président en 1844, avant d'accéder à la présidence deux ans plus tard, qui en fut le principal artisan. On commença par admettre, en 1845 et 1846, certains candidats qui attendaient patiemment leur tour sur la liste d'attente : Pontbriand, présenté en 1832, Dugas fils (Ozippe Dugas), présenté en 1840, Gacogne, présenté en 1843. Quant à Timeroy, déjà inscrit sur le registre d'expectative en 1835, il fut de nouveau présenté le 8 juin 1846 et enfin admis le 10 août suivant.

6. Sur le concept d'espèce chez Jordan, voir CHEVALIER (1923), BLARINGHEM (1945), PIQUEMAL (1964), BREISTROFFER (1965), DENIZOT (1988) ; sur la méthode expérimentale jordanienne, voir BANGE (1999).

A partir de 1846, les présentations se multiplièrent, sous l'active impulsion de Mulsant aidé de Gacogne, de Perroud et de Jordan lui-même, et dans les trois années qui suivirent, la société n'admit pas moins de 19 nouveaux membres titulaires, excellents naturalistes pour la plupart. Jordan appuya dix de ces nominations : il s'agit de Armand ; Timeroy, botaniste ; Jean-Pierre Millière, entomologiste ; Fleury Gaillard, botaniste ; l'abbé Vernange, professeur à la Faculté de Théologie, botaniste ; Léon Olphe-Galliard, ornithologue ; l'abbé Peyron, botaniste ; Ponson ; Frédéric Willermoz ; le Colonel Savoye, entomologiste. D'autre part, la liste des correspondants de la société s'accrut considérablement, jusqu'à atteindre 105 noms à la fin de 1846, et s'élever à 136 trois ans plus tard : Jordan, pour sa part, fit admettre en qualité de correspondant des botanistes renommés, parmi lesquels on doit citer Nees d'Esenbeck, Le Jolis (de Cherbourg), Siebold (de Breslau), et un peu plus tard Timbal-Lagrave ainsi que Déséglise, le spécialiste des roses.

La décennie qui commença en 1850, au cours de laquelle Jordan fut un membre assidu et particulièrement actif, correspond indiscutablement à la période la plus brillante de la Société Linnéenne au XIX^e siècle. Aussi, à l'un des banquets qui suivaient l'excursion annuelle, fixée traditionnellement au 24 mai, jour anniversaire de la naissance de Linné, l'un des convives (ANONYME, 1859) n'hésita pas à comparer la société

... à l'arbre dont Virgile
Nous a retracé le tableau
Qui produisait un jet nouveau
Sitôt que de son tronc fertile
La main détachait un rameau.

Toujours prêt à animer les séances, Mulsant, déjà connu pour ses ouvrages d'entomologie, en particulier l'*Histoire naturelle des coléoptères de France* (publié à partir de 1839), se mit à consigner ses observations sous forme de notes et de mémoires insérés dans les *Annales* de la société, dont une nouvelle série à parution annuelle régulière commença de paraître en 1852 et accueillit les articles, de plus en plus nombreux, d'un groupe très actif d'entomologistes enthousiastes. Mais la société comptait également en son sein des malacologues réputés, qui publièrent par la suite dans les *Annales* quelques-uns de leurs travaux, et le petit contingent des botanistes s'étoffa progressivement. Ce fut du reste la lecture des *Observations sur plusieurs plantes nouvelles, rares ou critiques de la France* de Jordan qui attesta le réveil des études naturalistes à Lyon.

Les communications de Jordan à la Société Linnéenne

Présentées au cours des séances de mai, juin, juillet, novembre et décembre 1846, ainsi que d'avril 1847, les *Observations* furent publiées séparément sous la forme de sept « Fragments », avant d'être réunies avec quelques autres textes présentés à la société pour constituer deux volumes d'*Annales* publiés respectivement en 1847 et 1849 ; les mémoires de Jordan occupent plus des trois-quarts de ces deux volumes (JORDAN, 1845-46 [1847] ; JORDAN, 1847-49 [1850]). La publication ne rend sans doute pas compte de la lecture proprement dite : le premier mémoire commence, en effet, tout comme bien d'autres articles de zoologie ou de botanique publiés à cette époque, sans aucune introduction, de façon très abrupte : « Il n'est pas aisé de savoir au juste quelle plante est le véritable *Alyssum halimifolium* de Linné. Si l'on exami-

ne la phrase du Spec. plant. p. 907 et les synonymes cités, on n'y trouve rien qui s'applique avec exactitude à aucune des diverses espèces désignées dans les auteurs, sous le nom d'*Al. halimifolium*, L. On est donc obligé de s'en tenir à la tradition, puisque le texte linnéen est d'un secours inutile... » (JORDAN, 1845-46, p. 65). Cependant, le compte rendu annuel des travaux de la société rédigé par le Dr Gérard nous donne de la prestation de Jordan une idée plus attrayante :

« Les divers mémoires de botanique, présentés par M. Alexis Jordan, ont pour objet l'étude des plantes litigieuses et peu connues de la France. Plusieurs questions d'une grande importance se rattachent à cette étude, telles que des questions d'espèce, de genre, de nomenclature, etc., dont la solution dépend surtout et de la méthode adoptée et de la direction imprimée aux travaux d'observation. C'est pourquoi l'auteur a cru devoir joindre, à l'exposition des faits nouveaux qu'il signale, celle de la méthode qu'il a suivie dans ses recherches ; et, pensant avec raison que c'est à la philosophie qu'il convient d'emprunter toujours les principes régulateurs de la science, c'est en elle qu'il place l'appui et le fondement de sa méthode. Cette méthode n'est autre, selon lui, que la méthode d'observation proclamée par la philosophie moderne, celle à laquelle toutes les sciences, en général, sont aujourd'hui redevables de progrès si rapides, et dont il fait l'application, dans toute sa rigueur, à l'étude des formes végétales. » (GÉRARD, 1845-46, p. 16-17). Et l'auteur du compte rendu de décrire la méthode suivie : « [...] prendre dans les notions fournies par la raison pure un point de départ solide [...] ; se livrer à l'étude des faits avec l'aide de tous les procédés d'analyse et d'expérimentation qui sont en notre pouvoir, en rejetant préalablement toute hypothèse [...] ; se servir de l'induction scientifique de manière à éclairer les expériences à faire par les expériences déjà faites ; [...] combiner les résultats directs, soit de l'expérience, soit de l'induction, de telle sorte qu'ils se servent de complément les uns aux autres ... ».

Que Jordan, lors de ses lectures, ait effectivement présenté la méthode qu'il suivait ne fait aucun doute, puisqu'on en retrouve l'exposé détaillé au fil des mémoires, en particulier dans le second, où l'essentiel en est fourni à la suite d'une critique portant sur la conception que Linné s'était formée à propos de la variabilité des espèces végétales :

« Linné et la plupart des auteurs après lui, ont attribué au *Viola tricolor* une faculté de varier prodigieuse. Ils lui ont rapporté non seulement plusieurs *Viola*, à racine annuelle et à corolle élégamment nuancée de violet, de jaune et de blanc, qui sont d'un effet très agréable dans les jardins, mais beaucoup d'autres encore, à parure plus modeste et de forme non moins variée, que l'on rencontre fréquemment dans nos champs. Pour eux, toutes ces plantes n'ont été que des modifications d'un type unique dues à l'influence du climat, du sol, ou de circonstances particulières. Cette opinion n'était certainement pas le résultat d'expériences directes, car rien ne prouve que ces expériences aient été faites ; mais en présence de formes nombreuses dont la similitude était frappante, et dont les limites n'étaient pas aisées à découvrir sur le sec, on a trouvé plus commode d'en opérer la réunion et de n'admettre qu'une espèce diversement modifiée. Cette appréciation rapprochée des idées généralement reçues sur la valeur et la limite des espèces, acquérait d'ailleurs un haut degré de vraisemblance. » (JORDAN, 1845-46 [1847], p. 111-112).

Mais si l'analogie reste un moyen de suppléer à l'observation, elle ne saurait la supplanter : « L'induction devance l'observation, et souvent l'éclaire et la rend féconde ; mais bien loin qu'elle puisse lui suppléer entièrement, elle a toujours besoin de sa sanction ; car il est clair qu'elle tire toute sa valeur des faits sur lesquels elle s'ap-

puie, qui peuvent être mieux connus, ou contredits par d'autres faits. » Et c'est alors que Jordan préconise le recours aux cultures expérimentales, et justifie par des considérations épistémologiques sa conclusion qu'il existe chez les violettes beaucoup plus d'espèces qu'on ne l'avait admis jusqu'alors :

« Je n'ai jamais obtenu de mes semis de modifications importantes, encore moins de ces transformations merveilleuses dont on parle tant, et dont la réalité me paraît plus que suspecte. Il est vrai de dire que j'ai toujours semé, autant que possible, dans les conditions qu'offrirait la nature abandonnée à elle-même, en supprimant les engrais et toute chaleur factice ; en un mot, toute cause d'excitation qui tendrait à faire sortir de leur état ordinaire quelques individus d'un même type [...] Sans doute, toutes les plantes, comme tous les êtres quelconques, sont susceptibles d'être modifiées plus ou moins, suivant le milieu qu'elles habitent ; mais toutes les fois que des plantes voisines par leurs caractères se trouvent placées dans des conditions identiques, et que les différences qui les séparent subsistent, considérées dans leur ensemble, je dis qu'elles doivent être regardées comme des espèces distinctes. Toutes les formes immuables et évidemment irréductibles sont, pour moi, des espèces. Je ne pense pas qu'on puisse raisonnablement se faire une autre idée de l'espèce, et en dehors de cette règle, je ne vois qu'arbitraire sans limite et qu'absence complète de certitude. » (JORDAN, 1845-46 [1847], p. 113-114).

Le laconisme des comptes rendus de séances (conservés dans les archives de la Société Linnéenne) ne nous permet pas de connaître les réactions des linnéens lyonnais aux critiques souvent acerbes que Jordan adressait à Linné et à ses disciples, coupables à ses yeux d'admettre avec trop de légèreté la variabilité des espèces végétales. Mais nous devons penser qu'au sein de la société les botanistes accueillirent avec faveur les nouvelles espèces jordaniennes, puisque, tels Aunier, Roffavier ou l'abbé Cariot, ils s'empressèrent de leur faire place dans leurs herbiers⁷, cependant que dans son *Étude des fleurs*, publiée en 1854, ouvrage qui, on le sait, constitue sous un titre modeste une excellente flore locale, Cariot n'hésita pas à en placer un grand nombre sur le même pied que les espèces linnéennes (BANGE, 2000). Par la suite, Arnould Locard (admis à la Société Linnéenne en 1881) se montra un authentique partisan de l'école analytique en ce qui concerne les mollusques, et il décrivit de nombreuses espèces affines dans les genres *Helix* et *Unio*.

Même si elles ne ramenèrent à la société aucun de ses anciens membres botanistes (Foudras, Seringe, Roffavier ou Hénon), les lectures de Jordan furent relativement bien suivies ; alors que le nombre des membres présents aux séances oscillait entre 6 et 10 en 1844 et 1845, il se situe entre 10 et 18 en 1846, et grimpe jusqu'à 22 en 1847 à la suite des nombreuses admissions de membres nouveaux. Au total, 22 des 32 membres qui constituaient désormais la société suivirent les lectures de Jordan. Si aucun parmi eux n'est parvenu à la célébrité, plusieurs doivent cependant à leurs travaux de ne pas être complètement oubliés : à côté d'un chimiste, Nicolas Tissier (1775-1847) et de minéralogistes (Antoine Briffandon et Toussaint Cléménçon), ce sont surtout des entomologistes, à commencer par Etienne Mulsant (1797-1880),

7. A plusieurs reprises Jordan remit à Aunier des séries substantielles d'échantillons d'herbier : le 12 juillet 1850, 76 espèces, dont 61 décrites par Jordan ; le 27 mai 1854, 116 espèces, dont 85 décrites par Jordan ; 60 ont été récoltées dans la région lyonnaise, les autres proviennent principalement des Hautes Alpes, de Provence et de l'Ardèche. L'herbier Roffavier est conservé au Jardin Botanique de la Ville, et l'herbier Cariot fait partie des collections botaniques de l'Université Claude Bernard-Lyon I.

Bull. mens. Soc. linn. Lyon, 2004, 73 (1).

professeur au Lycée et conservateur de la bibliothèque scientifique municipale établie au Palais des Arts, correspondant de l'Académie des Sciences, qui dut son surnom de *Pater entomologicus* à la quarantaine de monographies entomologiques dont il fut l'auteur, mais qui publia aussi des ouvrages d'ornithologie fort recherchés par les bibliophiles contemporains. L'exemple donné par Mulsant s'est avéré contagieux. Lyon a abrité au milieu du XIX^e siècle une brillante cohorte d'entomologistes, et plusieurs d'entre eux ont assisté aux lectures de Jordan, tels Benoît-Philibert Perroud (1796-1878), auteur de *Mélanges entomologiques* (1846-1861), Pierre Millière (1811-1887), qui effectua des recherches très remarquables sur les papillons et leurs chenilles, ainsi que Gustave Levrat (1823-1859) et Alphonse Gacogne (1814-1879), pour ne citer que les plus renommés⁸. De même, les noms d'André-Louis-Gaspard Michaud (1795-1880), qui découvrit le riche gisement miocène de Hauterive, et d'Ange-Paulin Terver (1798-1875) – ce dernier fut directeur de l'Ecole pratique d'agriculture – sont encore connus des malacologues, tout comme celui de Léon Olphe-Galliard (1825-1893) l'est des ornithologues pour les quarante fascicules de ses *Contributions à la faune ornithologique de l'Europe occidentale* (1884-92) ; quant à Alfred-Augustin Rey (1813-1890), professeur à l'Ecole vétérinaire, on lui doit, outre des manuels professionnels, des observations tératologiques où il suit les traces d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

En revanche, les auditeurs botanistes furent d'un rang plus modeste, même s'ils étaient connus dans le petit monde des botanistes français : Noël-Antoine Aunier (1781-1859), ancien négociant, s'est borné à laisser un *Voyage botanique dans le midi de la France*, alors que l'abbé Claude-Benoît Madenis (1798-1863), professeur à l'Institution des Minimes, fut l'auteur de divers ouvrages d'instruction élémentaire et d'un *Manuel du botaniste herborisant* qui a connu plusieurs éditions. Jean-Claude-Achille Guillard (1799-1876), pour sa part, avait fondé à Lyon un établissement d'enseignement, l'Institution du Verbe Incarné, et publié des ouvrages éducatifs, avant de se fixer à Paris et d'être un contributeur régulier de la Société Botanique de France ; pendant son séjour à Lyon, il soutint devant la toute jeune Faculté des Sciences une thèse de doctorat (1835), et fut un collaborateur de Seringe, avec qui il élaborait une méthode de description des végétaux qui n'eut d'ailleurs aucun succès (*Essai de formules botaniques représentant les caractères des plantes par des signes analytiques qui remplacent les phrases descriptives*, 1836). On peut adjoindre à ces botanistes Alphonse Gacogne (1814-1879), aux talents multiples (il était historien de profession, et poète à ses heures), déjà noté comme entomologiste, qui communiqua des plantes à Cariot ainsi qu'à Jordan (comme l'atteste le *Galeopsis gacognei* que celui-ci lui a dédié), et qui, si l'on en croit Magnin, aurait commencé (lui aussi !) l'étude de la variabilité végétale dans un jardin établi dans le faubourg de la Guillotière (MAGNIN, 1906, p. 123, notice 254). Quant à Marc-Antoine Timeroy (1793-1856), bien qu'il n'ait jamais rien publié, il était en relation avec tout ce que l'Europe et l'Amérique comptait de savants ; Mulsant remarque « qu'il élucidait les questions les plus litigieuses sur la détermination des espèces, avec une exactitude qui avait rendu proverbiale ses connaissances en ce genre. Il suffisait de dire que la plante avait été déterminée par Timeroy pour la faire admettre sans autre examen sous le nom qu'elle portait. » (MULSANT, 1859) ; ses mérites nous ont été révélés principalement par les publications de Jordan, qui voua du reste à son vieil ami un dévouement sans faille : il n'hésita pas à herboriser avec lui au Reculet en 1854, alors que Timeroy,

8. Sur les entomologistes lyonnais, voir CLARY, ALLEMAND et RICHOUX (1988).

déjà malade, ne pouvait marcher que très lentement, et il fut profondément affecté par sa mort, survenue deux ans plus tard.⁹

En dépit de l'exemple donné par Jordan, les botanistes de la société, désormais assez nombreux (Jordan soutint les candidatures de plusieurs d'entre eux) songèrent peu à suivre ses traces : le seul travail (intéressant, il est vrai) que l'on puisse retenir à leur actif au cours des années suivantes a consisté à établir une statistique botanique du département du Rhône, publiée au nom de la « section de botanique » en 1852-53, qui doit apparemment beaucoup à Madenis, ainsi qu'à Jordan (Magnin lui en attribue même la paternité) ; des espèces qui avaient été décrites par ce dernier ainsi que par Timeroy y figurent en assez grand nombre (ANONYME, 1852-53).

Dans les années qui suivirent cet ensemble de communications, Jordan fréquentait assez régulièrement la Société Linnéenne (il est présent en moyenne à cinq ou six des dix séances ordinaires, et on le voit aussi prendre part aux herborisations ou aux banquets annuels). Les procès verbaux de cette époque n'ont pas été conservés, et nous ne pouvons donc savoir s'il intervenait au cours des séances, de plus en plus vouées à l'entomologie. On trouve également son nom sur le registre de prêt de la bibliothèque : fait à noter, il emprunta des ouvrages de Geoffroy-Saint-Hilaire, dont on connaît les orientations nettement transformistes¹⁰. Quelques spécimens provenant de ses récoltes ou de ses cultures figurent dans les collections de la société.

Par la suite, si Cariot ou Madenis publièrent des ouvrages de floristique, ils ne présentèrent jamais de communications à la société, et les rares travaux botaniques originaux que l'on puisse relever dans les *Annales* entre 1852 et 1875, mis à part trois mémoires de Louis Debat (1822-1906), furent encore l'œuvre de Jordan et de son élève Jules Fourreau (1844-1871). De Fourreau, la société publia le volumineux *Catalogue des plantes qui croissent spontanément le long du cours du Rhône*, dans lequel Fourreau pousse à l'extrême les principes jordaniens et pulvérise les genres aussi bien que les espèces (FOURREAU, 1868-69).¹¹ De Jordan lui-même, la Société Linnéenne accueillit en 1857 le *Nouveau mémoire sur la question relative aux Aegilops triticoïdes et speltaeformis* (JORDAN, 1857) avant de publier par la suite le début des *Diagnoses d'espèces nouvelles ou méconnues* (JORDAN, 1860) ainsi que de courtes notes sur des plantes nouvelles (JORDAN, 1858 ; 1865).

Si les *Diagnoses* constituent un travail à caractère très technique, encore que les réflexions philosophiques n'en soient pas absentes, le *Nouveau Mémoire* est des plus intéressants en ce qui concerne la discussion du problème de l'espèce, qui préoccupait tous les naturalistes de l'époque. Il n'entre pas dans le cadre du présent article d'en faire l'analyse, que j'ai déjà effectuée ailleurs (BANGE, 1994 ; 2001). Je me bornerai à remarquer que les responsables des *Annales des Sciences naturelles*, qui avaient accepté de publier un premier mémoire de Jordan sur la question de savoir si un *Aegilops* récolté près de Montpellier était ou non de nature hybride, alors qu'il se reproduisait de semence, refusèrent le second, où il répliquait à Godron, si bien que Jordan recourut à la Société Linnéenne pour faire imprimer ses réflexions. Le

9. Jordan, lettres à Reuter, 1^{er} mars 1855 et 22 novembre 1856 (Bibliothèque du Conservatoire et Jardin Botanique de Genève).

10. Il s'agit de « Vie et travaux » et « Opuscules scientifiques », empruntés le 24 juillet 1852 et rendus le 5 août 1853 (je n'ai pas réussi à identifier précisément ce que désignent ces titres) ; à cette époque, Jordan était engagé dans la rédaction de ses premiers mémoires sur les arbres fruitiers et sur l'*Aegilops*, et il s'appropriait à lutter contre le transformisme.

11. Sur Fourreau, voir NÉTIEN (2001).

Nouveau Mémoire fut largement distribué sous forme de tiré-à-part, et la controverse ouverte par Jordan détermina l'Académie des Sciences à proposer au concours, en 1861, la question de l'hybridité.¹²

L'assiduité de Jordan aux séances de la société fléchit assez brusquement à partir de 1861 (il cessa aussi cette année-là de fréquenter la Société d'Agriculture, et, à en juger d'après son herbier, il n'effectua pas de grandes herborisations en 1860-61). Tout démontre que Jordan traversa alors une période difficile, peut-être liée à la maladie et au décès de son père survenu le 4 décembre 1861. Pourtant, bien que généralement absent désormais, c'est encore à la Société Linnéenne qu'il confia la publication de son dernier travail, intitulé « Remarques sur le fait de l'existence en société à l'état sauvage des espèces affines », lu au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences tenu à Lyon en 1873, travail qui parut simultanément dans les *Annales de la Société Linnéenne* et dans le volume des Communications de l'AFAS. Jordan y revenait, une nouvelle fois, sur sa définition de l'espèce, exposait ses conceptions sur la validité des espèces affines et proclamait sans ambages :

« La science ... ne pouvant avoir d'autre base solide que les faits qui constituent son domaine propre, l'étude des faits par l'emploi de la méthode d'analyse sera donc la vraie source du progrès scientifique. Cependant, je ne suis pas de ceux qui prétendent réduire la science à un grossier empirisme. L'observateur qui étudie les faits a besoin d'une lumière pour éclairer sa voie ; sans cela, il marche comme un aveugle et à tâtons. Cette lumière ne lui viendra pas des faits purement matériels, puisqu'il en a besoin pour les connaître et les juger. Elle ne pourra lui venir que des sciences métaphysiques. Selon moi, l'observateur qui veut marcher d'un pas assuré, dans la route qu'il doit parcourir, doit prendre toujours la philosophie pour guide et la théologie pour boussole. » (JORDAN, 1873).

Epilogue

Comme on vient de le voir, si Jordan a fréquenté assez assidûment, pendant quelques années, la Société Linnéenne de Lyon, ainsi que d'autres sociétés savantes de la ville (la Société d'Agriculture, mais aussi l'Académie des Sciences, Arts et Lettres), s'il lui a confié la publication de plusieurs de ses travaux les plus importants, il ne saurait être question d'en faire l'organe de sa formation scientifique, même s'il demeure exact qu'il a entretenu, avant comme après son admission à la Société Linnéenne, des relations suivies avec les naturalistes lyonnais qui en furent membres au milieu du XIX^e siècle. Il est resté à l'écart de son administration, et, mis à part la présentation de membres nouveaux, parmi lesquels figurent certains de ses disciples (Navier, Déséglise), il est difficile d'établir quelle influence réelle il a pu exercer sur l'activité scientifique qui s'y déroulait.

Après 1873, tout en poursuivant activement ses recherches botaniques, avec l'aide de plusieurs collaborateurs techniques et scientifiques, Jordan ne publia plus rien, ni à la Société Linnéenne, ni ailleurs. C'est même sous forme posthume que la suite du grand ouvrage entrepris avec Fourreau, les *Icones* (JORDAN et FOURREAU, 1866-1903), dont la publication avait été interrompue après la mort de son collaborateur, vit le jour en 1903 grâce à la libéralité de son cousin et héritier, le célèbre mathématicien Camille Jordan (1838-1922). Alors qu'il poursuivait ses échanges de lettres et

12. Sur ce concours, voir Roselyne REY (1997).

de spécimens avec de nombreux botanistes français et étrangers, il n'entretint pas de rapports scientifiques avec ses collègues lyonnais. Ceux d'entre eux qui tentèrent de forcer sa porte furent généralement éconduits : ce fut le cas du jeune Octave Meyran, et aussi de Michel Gandoger, qui en éprouva un ressentiment si vif que, bien maladroitement, il mit un point d'honneur en 1875 à ne pas citer d'espèces jordaniennes dans sa *Flore lyonnaise* (ouvrage décevant à maints égards, il faut bien le dire). Certes, Alexis Jordan continua d'appartenir jusqu'à sa mort, en 1897, à la société à laquelle il avait conféré un réel éclat, cinquante ans auparavant. La création de la Société Botanique de Lyon en 1872, de tendance plutôt transformiste si l'on en croit Magnin qui fut un de ses fondateurs, n'avait pas empêché des botanistes de qualité (Debat, Cusin, Fournereau, Saint-Lager, puis Coutagne et Nizius Roux) de continuer de fréquenter la Société Linnéenne. La disparition brutale de son collaborateur Fournereau, mort des suites des blessures reçues au combat de Nuits en 1870, mais aussi les critiques véhémentes dont il était l'objet de la part d'un grand nombre de botanistes français contemporains parmi les plus influents, avaient sans doute trop profondément atteint Jordan pour l'inciter à sortir du cadre restreint de son jardin et de son cabinet : on peut s'en rapporter à ce point de vue aux propos rapportés par son collaborateur Viviand-Morel (BANGE, 1993). Jordan se plaignait même de l'attitude de l'abbé Cariot à son égard : il lui reprochait d'avoir mis en doute la valeur taxinomique de quelques-unes de ses espèces ! Jordan fut certainement blessé aussi par la publication dans les *Annales* de la Société Linnéenne d'un important mémoire d'ARVET-TOUVET (1887) sur le genre *Hieracium* ne faisant aucun cas des minutieuses observations et des longues et patientes recherches expérimentales qu'il avait menées sur ce genre difficile (Jordan en avait décrit de nombreuses espèces qu'Arvet-Touvet passait sous silence en leur substituant ses propres créations). Lorsque Jordan disparut en 1897, la Société botanique de France, la Société d'agriculture de Lyon et l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Lyon publièrent des articles nécrologiques ou les discours prononcés lors des obsèques (SAINT-LAGER, 1897a) ; la Société Linnéenne de Lyon garda le silence, si ce n'est une brève nécrologie anonyme parue dans *l'Echange, Revue Linnéenne* (ANONYME, 1897), où se trouvait cependant annoncée la publication d'une notice détaillée. La Société Botanique de Lyon, dont Jordan était membre depuis l'origine sans avoir jamais pris la moindre part à ses activités, trouva en la personne de SAINT-LAGER (1897b) un biographe lucide sachant mettre en évidence les qualités, comme les défauts, d'une œuvre singulière qui devait, quelques années plus tard, revenir sur le devant de la scène lorsque Hugo de Vries en fit ressortir les apports en préambule à son grand ouvrage sur les mutations (DE VRIES, 1912, p. 37-53). En 1907 seulement, Claudius Roux et Collomb (qui avait été le dernier collaborateur de Jordan) publièrent d'utiles documents biographiques dans les *Annales* de la société, ainsi que le catalogue détaillé des créations spécifiques jordaniennes. Par la suite, des communications d'Octave Meyran, qui avait tenté d'approcher Jordan, et de Marcel Coquillat, qui recueillit les derniers échos de la saga jordanienne (COQUILLAT, 1946 et 1947), conservèrent vivante la mémoire du grand naturaliste lyonnais au sein de la société qui lui avait dû la meilleure part de sa notoriété dans le domaine de la botanique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANONYME, 1836 a. — *Règlement de la Société Linnéenne de Lyon*, Lyon, Perrin, s. d., 12 pp., (repr. dans *Ann. Soc. Linn. Lyon*, 1^{ère} série).
- ANONYME, 1836 b. — Liste des principaux dons faits à la Société Linnéenne de Lyon, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [1^{ère} série] : 43-53.
- ANONYME, (Abbé M., membre de la Société Linnéenne) [C. B. Madenis], *Manuel du botaniste herborisant des environs de Lyon aux environs de Paris par le Bourbonnais*, Lyon, s. d. (1852 ?).
- ANONYME, 1852-53. — Flore du département du Rhône, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 1 : 81-170.
- ANONYME, 1859. — « Vers lus au dernier banquet », *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 6 : xiii-xvi.
- ANONYME, 1897. — [Nécrologie, Alexis Jordan], *L'Echange, Revue Linnéenne*, 13^e année, n° 147, p. 17-18.
- ANONYME, [P. Klincksieck], 1903. — *Catalogue de la bibliothèque botanique de feu Alexis Jordan*, Paris, Klincksieck, 144 p.
- ANONYME, [S. Minet, S. Giboudeau, et al.], 1982. — *Ville de Dôle, Collège de l'Arc, 4^e centenaire, 1582-1982*, Dôle.
- ARVET-TOUVET C., 1887. — Les *Hieracium* des Alpes françaises, ou occidentales de l'Europe, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 34 : 1-131 (tiré-à-part, Lyon, Genève, Bâle, Georg, 1888, ii-131 p.).
- AYMONIN G., 1974. — Adansonia, fêtes champêtres et linnéens français, *Taxon*, 23 : 155-162.
- AYMONIN G., KERAUDREN-AYMONIN Monique, 1976. — Les sociétés linnéennes à Paris et en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans *Les sociétés savantes, leur histoire*, (Actes du 100^e Congrès national des sociétés savantes, Paris, 1975, Histoire des sciences et des techniques), Paris, Bibliothèque Nationale, p. 267-275.
- BALBIS J.-B., 1827. — *Flore lyonnaise, ou description des plantes qui croissent dans les environs de Lyon et sur le Mont-Pilat*, Lyon, C. Coque, 3 vol.
- BANGE C., 1972. — *Linné et le mouvement linnéen à Lyon*. Catalogue de l'exposition organisée au Musée Guimet d'Histoire Naturelle, Lyon, mai-novembre 1972.
- BANGE C., 1993. — J.-V. Viviani-Morel, collaborateur et témoin d'Alexis Jordan, *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, 62 : 350-362.
- BANGE C., 1994. — La préexistence des germes au secours du fixisme : la fortune d'une théorie, de Charles Bonnet à Alexis Jordan, dans BUSCAGLIA M., SIGRIST R., TREMBLEY J., WÜEST J., (éd.), *Charles Bonnet, savant et philosophe (1720-1793)*, (Actes du Colloque international, Genève, 25-27 novembre 1993). *Mém. Soc. Phys. Hist. Nat. Genève*, 47 : 163-173.
- BANGE C., 1999. — « La culture et l'hybridation peuvent seules décider la question de l'espèce » : une nouvelle fonction pour les jardins botaniques en 1850, dans : FISCHER J.-L. (éd.), *Le jardin entre science et représentation* (Actes du 120^e Congrès National des Sociétés historiques et scientifiques, Aix-en-Provence, octobre 1995), Paris, Editions du C. T. H. S., p. 317-329.
- BANGE C., 2000. — Les taxons jordaniens dans les flores régionales du bassin du Rhône et la réception du jordanisme à Lyon et à Genève (1850-1914), *Bull. Hist. Epistém. Sc. Vie*, 7 : 59-76.
- BANGE C., 2001. — Jordan et le débat sur l'origine hybride d'*Aegilops speltaeformis*, dans *Alexis Jordan et le fixisme en biologie*, Colloque de Lyon, (5-6 décembre 1997), *Bull. Hist. Epistém. Sc. Vie*, 2001, 8 (2), à paraître.
- BLARINGHEM L., 1945. — Les espèces jordaniennes et la disjonction des espèces, *Bull. Soc. Bot. France*, 92 : 20-23.
- BREISTROFFER M., 1965. — Sur la nomenclature botanique de quelques botanistes lyonnais, *Actes du 89^e Congrès National des Sociétés Savantes*, Lyon, 1964, (Sciences), Paris, Gauthiers-Villars, p. 53-63.
- CHEVALIER A., 1923. — L'œuvre d'Alexis Jordan et la notion actuelle d'Espèce en systématique, *Revue de Botanique appliquée et d'agriculture coloniale*, 3, (n° 23) : 441-459.
- CLARY J., ALLEMAND R., RICHOUX P., 1988. — L'école entomologique lyonnaise du XIX^e siècle, *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, 57 : 287-293.

- COQUILLAT M., 1946. — Le jardin botanique d'Alexis Jordan, *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, 15, (partie administrative) : 63-66.
- COQUILLAT M., 1947. — L'étrange figure d'Alexis Jordan, *Bull. Soc. Linn. Lyon*, 16 : 188-191.
- DENIZOT M., 1988. — Alexis Jordan (1814-1897), l'espèce génétique et l'espèce populationnelle, dans *Lyon, cité de savants* (Actes du 112^e Congrès National des Sociétés Savantes, Lyon, 1987), Paris, Editions du C. T. H. S., p. 157-172.
- DE VRIES H., 1912. — *Species and Varieties. Their Origin by Mutation*, 3^e éd., Chicago.
- DURIS P., *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Paris, Droz, 1993.
- FEUVRIER J., 1887. — *Le Collège de l'Arc à Dôle*, Dôle, P. Chaligne.
- FIASSON J., 1988. — Histoire de la Société Linnéenne de Lyon, dans *Lyon, cité de savants* (Actes du 112^e Congrès National des Sociétés Savantes, Lyon, 1987, Histoire des sciences et des techniques, t. 1), Paris, Editions du C. T. H. S., p. 129-133.
- FOURREAU J., 1868-69. — Catalogue des plantes qui croissent spontanément le long du cours du Rhône, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 16 : 301-404 ; 1869, 17 : 89-200 (tiré-à-part, Paris, Savy, 1869, 216 p.)
- GÉRARD A., 1845-46 [1847]. — Compte rendu des travaux des années 1845-1846, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [1^{ère} série] : 1-25.
- HERRIOT E., 1902. — Camille Jordan et la Restauration, *Revue d'histoire de Lyon*, 1 : 119-142, 185-206 et 290-312.
- HERRIOT E., 1924. — *Madame Récamier et ses amis*, Paris, Payot.
- JORDAN A., 1845-46 [1847]. — Observations sur plusieurs plantes nouvelles, rares ou critiques de la France, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [1^{ère} série], p. 65-109 ; 111-147 ; 159-408 ; 409-443.
- JORDAN A., 1847-49 [1850]. — Observations sur plusieurs plantes nouvelles, rares ou critiques de la France, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [1^{ère} série], p. 57-130 ; 131-217 ; 247-290.
- JORDAN A., 1857. — Nouveau mémoire sur la question relative aux *Aegilops triticoïdes* et *speltaeformis*, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 4 : 1-82 (tiré-à-part, Paris, Baillière, 1857).
- JORDAN A., 1858. — Description de quelques Tulipes nouvelles, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 5 : 9-14.
- JORDAN A., 1860. — Diagnoses d'espèces nouvelles ou méconnues, pour servir de matériaux à une Flore de France réformée, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 7 : 373-518.
- JORDAN A., 1865. — Note sur une espèce pyrénéenne du genre *Silene*, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 12 : 445-446.
- JORDAN A., 1873. — Remarques sur le fait de l'existence en société à l'état sauvage des espèces affines, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 20 : 195-213.
- JORDAN A., FOURREAU J., 1866-1903. — *Icones ad Floram Europae novo fundamento instaurandam spectantes*, Paris, 3 vol., 501 pl.
- JOSSERAND M., 1972. — Cent-cinquante années de vie linnéenne, *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, 42 : 45-62.
- LAURANSON-BOYER J. 2001. — L'herbier d'Alexis Jordan, dans *Alexis Jordan et le fixisme en biologie*, Colloque de Lyon, (5-6 décembre 1997), *Bull. Hist. Epistém. Sc. Vie*, 8 (2), à paraître.
- LAURANSON-BOYER J., EXBRAYAT J.-M., 2002. — Alexis Jordan (1814-1897) : un herbier au service de la délimitation des espèces dans *Les herbiers : un outil d'avenir. Tradition et modernité* (Colloque de Lyon, novembre 2002), Résumés des posters.
- MAGNIN A., 1906 - Notice sur J.-J. Therry, *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 31 : 107-128.
- MAGNIN A., 1906 - Prodrôme d'une Histoire des botanistes lyonnais, *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 31 (1906) : 1-172, et 32 (1907) : 1-68 (tiré-à-part, Lyon, Association Typographique, 1906, 140 p.).
- MAGNIN A., 1907 - Additions et corrections au Prodrôme d'une Histoire des botanistes lyonnais. 1^{ère} série. *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 32 : 103-141.
- MAGNIN A., 1910 - Additions et corrections au Prodrôme d'une Histoire des botanistes lyonnais, 2^e série. *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 35 : 13-80.
- MULSANT E., 1859. — Notice sur Marc Antoine Timeroy, membre titulaire de la Société Linnéenne, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 5 : 3-8, portr.

- NÉTIEN G., 2001. — Jordan, Fourreau et la flore lyonnaise, dans *Alexis Jordan et le fixisme en biologie*, Colloque de Lyon, (5-6 décembre 1997), *Bull. Hist. Epistém. Sc. Vie*, 8 (2), à paraître.
- PIDOUX DE LA MADUÈRE A., 1929-31. — *Le vieux Dôle. Histoire pittoresque et anecdotique d'une ancienne capitale*, Besançon, éd. Sequania, 1929-31 (réimp. Paris, éd. Guénégaud, 1975).
- PIQUEMAL J., 1964. — *Alexis Jordan et la notion d'espèce*, Conférence du Palais de la Découverte, Paris.
- PIQUEMAL J., 1978. — Alexis Jordan, dans GILLESPIE C., ed., *Dictionary of Scientific Biography*, New-York, Ch. Scribener's Sons, t. 7, p. 165-167.
- REY R., 1997. — Hybridité et hybridation dans l'œuvre de Charles Naudin, *Bull. Hist. Epistém. Sc. Vie*, 4 (2) : 103-118.
- ROSTAND J., 1932. — *L'évolution des espèces. Histoire des idées transformistes*, Paris, Hachette.
- ROUX C., 1923. — Historique de la Société Linnéenne de Lyon, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 70 : 1-54.
- ROUX C., COLOMB A., 1907. — Alexis Jordan et son œuvre botanique, *Ann. Soc. Linn. Lyon*, [2^e série], 54 : 181-258 (tiré-à-part sous le titre *Catalogue des plantes nommées par Alexis Jordan. Avec un Résumé sur sa vie, ses voyages, son herbier, ses cultures, sa bibliothèque, ses travaux publiés ou inédits*, Lyon, A. Rey, 1908, 82 p.).
- SAINT-LAGER J.-B., 1897 a. — [Notice biographique sur Alexis Jordan], *Ann. Soc. Agric. Sc. Ind. Lyon*, 7^e sér., 5, P. V. : xxxi-xxxii.
- SAINT-LAGER J.-B., 1897 b. — Notice sur Alexis Jordan, *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 22 : 31-46, portrait.
- TORT P., 1996. — *Dictionnaire du darwinisme*, Paris, P. U. F., 3 vol.
- VÈZE L., 1992. — *Alexis Jordan, du jardin de Villeurbanne aux caves du Vatican*, Paris, Vrin ; Lyon, Institut Interdisciplinaire d'Études Epistémologiques.
- VIVIAND-MORELV.-J., 1907. — Histoire abrégée des cultures expérimentales du jardin d'Alexis Jordan, botaniste lyonnais, *Lyon horticole*, p. 57-59 ; 77-79 ; 137-140 ; 415-418.